

Pour la première fois, son œil s'est humecté de douces larmes et son cœur est soulagé.

Elle suit son guide, qui s'éloigne. Le chemin est toujours des plus difficiles ; il eût fait reculer le plus intrépide chasseur de chamois ; mais l'animal prudent trouve toujours la place où il peut s'appuyer le plus sûrement, et comme lui, Molly s'y appuie également. Enfin elle a atteint un bouquet de verdure, véritable oasis au milieu de ce désert rocailleux. La végétation gagne de plus en plus. Bientôt une espèce de sentier, que sans doute des chèvres ont tracé, se présente devant elle. L'instinct avait donc bien conduit son guide ! La voilà parvenue à cet endroit de la montagne, qui, du moins, tout escarpé qu'il est, n'est plus regardé comme inaccessible. Déjà elle savait que quelques uns des montagnards les plus hardis s'étaient hasardés jusque-là, et, en effet, au moment même, elle aperçoit plusieurs têtes qui semblent se lever hors du précipice. Marc Stewart s'avance le premier.

A sa vue, Molly, qui tout à l'heure s'était montrée sans faiblesse contre les dangers les plus affreux, se sent près de succomber sous les sentiments qui viennent l'assaillir. Elle ne craint plus ni pour son enfant, ni pour elle, et cependant la voix, la respiration lui manquent ; ce qu'elle éprouve, son regard seul l'exprime. D'un geste suppliant elle se borne à imposer le silence à ceux qui s'approchent ; elle leur montre le ciel, ce guide secret et sûr, qui avait soutenu, dirigé ses pas. Les jeunes gens s'arrêtent, muets d'admiration, pour contempler l'héroïque Molly ; un respect religieux a pénétré leur âme.

Quant à Marc Stewart, un sentiment de tristesse, de confusion, se démêle dans l'expression de ses traits ; il a fait preuve de moins de force que cet être si faible ! Arrivée à peu près au but, il voit chanceler la jeune fille ; il s'élançait pour la soutenir, et d'un bras vigoureux, sans redouter les obstacles qui s'opposent à sa marche, il emporte son précieux fardeau jusqu'à la verdoyante colline qui s'élève au-dessus du torrent, et qui déjà fait partie du vallon de Glen-Orchy. Il la dépose sur le gazon, mais évanouie, et la pâleur de la mort empreinte sur la figure.

Pour nous, du moment où nous avions vu la jeune mère voler au secours de son enfant, nous n'avions compté les heures que par notre anxiété et nos terreurs croissantes. Lorsque nous l'aperçûmes atteindre l'aire des aigles, de toute part s'étaient élevées des acclamations prolongées, dont l'écho dut retentir jusqu'à elle. Mais rien ne saurait peindre nos émotions, quand, dans l'impossibilité d'imaginer où elle se cramponnait, nous la vîmes, suspendue entre le ciel et la

terre, flotter le long de l'immense paroi du rocher.

Ce fut dans ce moment que le vénérable pasteur de la vallée de Glen-Orchy, qui contemplait avec nous les efforts désespérés de l'amour maternel, avait entonné un saint cantique à la Mère de Dieu. Toute la commune s'agenouilla autour de lui ; toutes les voix s'unirent à la sienne ; l'âme de chacun de nous ressentit alors combien, dans un danger pressant, la prière porte avec elle de force et de soulagement. Il ne nous sembla plus être des spectateurs impuissants d'une lutte entre la vie et la mort.

Dès que le chant eut cessé, le pieux vieillard courba sa tête blanchie ; il pria encore, et tous les montagnards suivirent son exemple. Un silence inquiet régnait au milieu de la foule ; il n'était interrompu, d'intervalle en intervalle, que par les gémissements plaintifs d'une pauvre femme : c'était la mère de Molly.

« Elle vit ! elle et son enfant ! tous deux sont sauvés ! » Ces paroles retentirent soudain du haut de la colline.

C'était la voix de Marc Stewart, cette voix puissante qui, si souvent, du haut des mâts, avait fait retentir le cri joyeux : *Terre ! terre !*

Nous nous levons tous, et des cris d'allégresse, plus bruyants encore que les accents de douleur qui naguère s'étaient fait entendre, se prolongent au loin dans la vallée. Des larmes de joie coulaient de tous les yeux. Les amis, les parents se jetaient dans les bras les uns des autres ; les mères pressaient leurs enfants sur leurs seins : chacun croyait avoir retrouvé dans cet être, si longtemps un objet de honte, le membre le plus cher de sa propre famille.

La foule accourut vers la colline ; nous la suivîmes en partageant ses transports. Molly était toujours étendue sans connaissance. Les femmes s'étaient emparées de l'enfant ; il passe d'une main à l'autre ; chaque mère le caresse comme s'il lui appartenait ; les jeunes filles les plus sévères se présentent autour de lui, le couvrent de baisers et de pleurs d'attendrissement. En le voyant sauvé, en le voyant sourire, toutes se disent que le doigt de Dieu a reposé sur lui.

Tout à coup, un mouvement parmi les hommes attire notre attention. Un jeune homme, qu'à son costume soigné, à son plaid écarlate, à sa toque ombragée d'un rameau de houx, chacun a bientôt reconnu, fend la foule, les yeux hagards, les traits animés, le front reluisant de sueur ; il vient se jeter à genoux auprès de Molly, toujours évanouie.